

Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss
journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 16 (1956)

Artikel: Psychologie und Philosophie

Autor: Luyten, Norbert N.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-883413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

critique des méthodes et des théories qui les supportent) en s'attachant exclusivement à la découverte et à l'étude des mécanismes dirigés: en effet, en découvrant ces derniers et en les précisant, elle fait ressortir les facteurs directeurs; elle en restreint le champ par exclusion et précise parfois leur action. Il subsiste qu'à l'instant où les facteurs directeurs ont mobilisé les mécanismes de l'organisme et les ont axés vers un but, la psychologie expérimentale est particulièrement à l'aise pour suivre avec tout le détail utile le fonctionnement des mécanismes ainsi dirigés et pour analyser le système de liaisons qui les constitue.

On peut certes se demander si cette tendance constante de réduction du comportement à des liaisons mécaniques et à une liberté qui n'est qu'effet statistique contribue ou non au bonheur de l'homme. Elle étend notre pouvoir à des aspects de plus en plus précis et étendus du comportement. Tant qu'il s'agit de comprendre des états de faits, ce pouvoir ne soulève pas de problèmes. Dès qu'on prétend par contre l'utiliser à d'autres fins, il demande à être dirigé; des facteurs axiologiques interviennent alors nécessairement et l'on est contraint de recourir implicitement ou explicitement à toute une anthropologie.

PSYCHOLOGIE UND PHILOSOPHIE

von Norbert M. Luyten

Es ist vielleicht nicht unnütz, sich erneut auf das Verhältnis zwischen Psychologie und Philosophie zu besinnen. Es will uns nämlich scheinen, daß in der Wandlung der geistesgeschichtlichen Situation sich gerade hier neue Einsichten und Auffassungen durchsetzen, die uns zu einer Überprüfung unserer Stellung zu dieser Grundfrage der Psychologie drängen. Nachdem die Psychologie bis in das letzte Jahrhundert als Teil der Philosophie betrachtet und gepflegt worden war – vergessen wir nicht, daß die von Wolff eingeführte Zweiteilung in *psychologia empirica* et *rationalis* innerhalb des philosophischen Rahmens blieb¹ – entwickelte sie sich, vor allem seit dem Ende des letzten Jahrhunderts, zu einer autonomen, von der Philosophie unabhängigen

¹ Chr. Wolff, *Psychologia empirica*, Prolegomena, § 3: «Philosophia . . . cuius pars psychologia empirica est.»

Wissenschaft. Wundt faßte die Situation der Psychologie folgendermaßen zusammen: «Die metaphysische Definition (der Psychologie) entspricht einem Zustande, der für die Psychologie länger als für andere Gebiete bestanden hat, der aber für sie endgültig vorüber ist, nachdem sie sich zu einer mit eigentümlichen Methoden arbeitenden, empirischen Disziplin entwickelt hat².»

Es kann kein Zweifel darüber bestehen, daß dieses geradezu programmatische Bekenntnis zu einer von der Philosophie losgelösten und von ihr unabhängigen Psychologie bald bei den Psychologen Gemeingut wurde. Im Vorwort von Ribot zum *Traité de psychologie*, herausgegeben von Dumas, wird das Bekenntnis zur philosophiefreien Psychologie noch mit dem Bewußtsein ausgesprochen, daß es sich hier um eine neue, noch angefochtene Auffassung handelt. Ribot schreibt nämlich: «On m'objectera qu'à ce compte . . . la psychologie ne peut être une partie de la philosophie. J'accepte cette conclusion sans hésiter . . . Si la psychologie veut être à la fois une psychologie et une métaphysique, elle ne sera ni l'une ni l'autre. Il faut choisir.» (Préface, S. IX–X.) Diese Worte wurden vor dem ersten Weltkrieg geschrieben. In der neuen Auflage *Nouveau Traité de Psychologie* (1930) bekennt sich der Herausgeber G. Dumas erneut zu dieser aphilosophischen Auffassung der Psychologie, diesmal aber als zu einer absoluten Selbstverständlichkeit ohne Berücksichtigung möglicher Einwände: «Une conception commune à tous les collaborateurs de ce Traité, sans laquelle ils n'auraient pas eu l'idée d'une collaboration possible, consiste à considérer la psychologie comme une science uniquement fondée sur des faits, et à exclure, par là même, de son domaine, toutes les spéculations ontologiques» (I, S. 335). Und, Ribot zitierend, fährt er fort: «La psychologie sera purement expérimentale . . . elle ne s'occupe ni de l'âme ni de son essence, car cette question, étant en dehors de l'expérience et de la vérification, appartient à la métaphysique», und fügt hinzu: «nous nous rallions tous, sans réserves, aux formules de Ribot» (I, S. 336). Diese Sätze stammen aus dem Jahre 1930. Man kann nun die Frage aufwerfen, ob eine solche programmatische Erklärung heute unverändert übernommen werden könnte. Wenn wir diese Frage stellen, dann eigentlich deswegen, weil wir allen Grund zu der Vermutung haben, daß diese Stellungnahme dem heutigen Stand der psychologischen For-

² Wundt, *Grundriß der Psychologie* ⁸, S. 1.

schung kaum mehr entspricht. Freilich, die Herausgabe des «Nouveau Traité», die unter dem Gesichtspunkt dieses grundsätzlichen Bekenntnisses erfolgt, erstreckt sich auf die ganze Zeit von 1930 bis heute, ohne daß an der prinzipiellen Stellungnahme etwas geändert worden wäre. Man kann auch hinzufügen, daß weitgehend die heutige psychologische Literatur eine Bestätigung für den aphilosophischen Charakter der Psychologie zu sein scheint. Und doch ist es wohl nicht überflüssig, die Frage nach den philosophischen Grundlagen der Psychologie erneut aufzugreifen. Trotz der erwähnten aphilosophischen Tendenz werden in der neueren und neuesten psychologischen Literatur doch in zunehmendem Maße Stimmen laut, die sich nicht so ganz mit der philosophiefreien Auffassung der Psychologie abfinden. Die folgenden Zitate mögen dies illustrieren. In seinem *Traité de Psychologie Générale*³ schreibt der französische Psychologe M. Pradines: «Bien fort serait celui qui pourrait séparer en toutes matières le psychologique du philosophique» (S. XXIX). Und weiter: «Nous espérons convaincre nos lecteurs que la philosophie ne fait qu'un ici avec la science même, disons plus simplement: avec le bon sens. Il faut accepter parler philosophie en ce sens ou se résigner à ne rien dire qui puisse satisfaire en ces matières l'esprit le moins exigeant» (S. XXX). Ein anderer französischer Psychologe, Burloud, geht sogar so weit, zu schreiben: «La psychologie mérite de garder sa place traditionnelle parmi les sciences philosophiques⁴.» Man verstehe mich recht: ich zitiere diese Autoren hier nicht als unbestrittene Autoritäten auf dem Gebiete der Psychologie. Über den Wert ihrer Auffassungen läßt sich natürlich diskutieren und die Meinungen werden auseinandergehen. Was man aber auch immer von ihren Ausführungen halten mag: es ist bezeichnend für die heutige Situation, daß solche Äußerungen überhaupt möglich sind. Auch wäre unschwer noch auf größere Namen, wie Bergson, Sartre, Merleau Ponty, zu verweisen – um nur ein paar von jenen Autoren zu nennen, die sowohl in der Philosophie, als auch in der Psychologie zu Hause sind. Selbst im erwähnten *Nouveau Traité*, der doch mit dem überzeugten Bekenntnis zur philosophiefreien Psychologie beginnt, begegnen wir interessanterweise immer wieder Bemerkungen, die einige Zweifel an der Durchführbarkeit einer rein aphilosophischen Psychologie ver-

³ M. Pradines, *Traité de Psychologie Générale*, coll. Logos, Paris, PUF, 1946, I.

⁴ Burloud, *Psychologie*, S. 11.

raten. Dies geschieht vor allem im Zusammenhang mit gewissen Problemen, wie zum Beispiel bei der Frage nach dem geistigen Sein des Menschen. So bemerkt etwa Charles Blondel zu einer von Dwelshauvers vorgeschlagenen Erklärung der *synthèse mentale*: «Malgré une incurable cécité ontologique, le mot ,métaphysique‘ n’a pour moi aucun sens péjoratif et je ne suis pas des psychologues qu’il suffit à transporter d’une aveugle fureur. La psychologie n’est pas faite, et peut-être, car nous ne saurions d’avance garantir le contraire, pour s’achever et même pour se faire, lui faudra-t-il rompre les barrières à l’abri desquelles les autres sciences se sont constituées. Beaucoup voient déjà dans la nature de son objet la preuve qu’il ne saurait en être autrement, et une opinion qui a pour elle l’autorité d’un Bergson ne se réfute pas par le mépris⁵.»

Gestatten Sie mir, noch einen anderen Passus vom gleichen Mitarbeiter zu zitieren, diesmal aus seinem 1948 erschienenen Beitrag «La Personnalité». Nachdem er darauf hingewiesen hat, wie das Problem der Persönlichkeit im Lichte der einzelnen Disziplinen verschieden beleuchtet werden kann, schreibt er die folgenden bedeutsamen Zeilen: «Mais nous avons résolu de nous comporter en purs psychologues et de nous en tenir à la seule expérience. D’abord, il n’est pas sûr que la chose soit possible, puisque jusqu’à présent nul ne l’a, sans conteste, menée à bien. Ensuite il est aisé au physicien et au naturaliste de ne pas sortir de l’expérience: ils ont un fil directeur, des techniques qui ont fait leurs preuves. Mais la sûreté des méthodes psychologiques vaut la fidélité de Ninon: à les prendre à la lettre, le bon billet que nous aurions souvent. Enfin supposons que, nous autres, nous ne fassions pas de métaphysique; nous n’empêcherons pas pour cela nos voisins d’en faire et nos prédécesseurs d’en avoir fait. Or, il nous faut bien prendre les choses où les uns les ont laissées, et tenir compte de ce que les autres en disent. Quand une science n’est pas constituée, on ne peut se comporter comme si elle l’était» (VIIS.97).

Man kann von diesen Äußerungen denken, was man will; man kann aber nicht übersehen, daß sie auf ein Problem hinweisen, das nicht einfach ignoriert werden kann, vor allem, wenn man bedenkt, daß es sich hier nicht um alleinstehende Meinungen handelt. Man könnte bei den verschiedensten Autoren gleichartige Gedanken finden. Aus diesen kurzen Andeutungen dürfte zumindest das Eine klar

⁵ Charles Blondel, *Nouveau Traité IV*, S. 340, 1934.

sein, daß der philosophiefreie Charakter der Psychologie keineswegs so selbstverständlich wie das zuweilen behauptet wird, feststeht, und daß sich daher eine Besinnung auf das Verhältnis der Psychologie zur Philosophie gar nicht erübrigt.

Es sei vorweggenommen, daß wir mit unserer Problemstellung keineswegs die Existenzberechtigung einer ausgesprochen philosophischen Psychologie, wie sie zum Beispiel in der aristotelisch-thomistischen Tradition besteht, in Frage stellen möchten. Natürlich wissen wir, daß kein geringerer als Kant die Möglichkeit einer philosophischen Psychologie verneint hat. Es läßt sich aber leicht zeigen, daß diese negative Haltung Kants spätere Philosophen keineswegs von der Aussichtslosigkeit eines solchen Unterfangens zu überzeugen vermochte. Zum Beispiel sind wir heute weit davon entfernt, die Idee einer philosophischen Anthropologie aufzugeben. Vor allem in einer Seinsphilosophie (zu der ich mich ja bekenne) ist dies eine Selbstverständlichkeit. Ist doch in dieser Auffassung die Philosophie eine Besinnung auf den Seinswert, auf den tieferen ontologischen Sinn und die letzten Zusammenhänge der Wirklichkeit. Daß eine solche Besinnung auf unsere eigene, menschliche Realität nicht nur nicht unmöglich ist, sondern sich geradezu aufdrängt, dürfte in dieser Perspektive ohne weiteres klar sein. Ich möchte hiermit nicht behaupten, diese Auffassung sei undiskutierbar. Man kann sie selbstverständlich, wie jede andere philosophische Position, diskutieren. Ich möchte lediglich betonen, daß es nicht meine Absicht ist, diese Frage hier zur Diskussion zu stellen, wenigstens nicht direkt. Weiter möchte ich in diesem Zusammenhang bemerken, der Ausbau einer experimentellen, wissenschaftlichen Psychologie (oder wie man sie auch nennen mag) in bewußter Distanzierung von der Philosophie bedeute keineswegs die Verurteilung der philosophischen Psychologie. Daß eine «wissenschaftliche» Behandlung irgendeiner Frage erfolgreich durchgeführt wird, bedeutet natürlich nicht, daß eine philosophische Behandlung der gleichen Frage ipso facto unmöglich oder sinnlos wäre. So selbstverständlich diese Dinge auch sein mögen, ich glaube nicht, daß es unnütz ist, sie wenigstens zu erwähnen. Begegnet man doch immer wieder der Meinung, der Ausbau einer «wissenschaftlichen» Psychologie habe klar die Sinnlosigkeit einer philosophischen Psychologie bewiesen. Nichts ist weniger begründet als eine solche Behauptung.

Alles bisher Gesagte zeigt klar, welches Problem uns hier beschäftigen soll. Man könnte es kurz so formulieren: Ist der Aufbau einer

Psychologie in bewußter Ablehnung jeglicher philosophischer Komponente sinnvoll und konsequent durchführbar?

Dabei geht es uns weniger um die Feststellung, ob es tatsächlich bis jetzt gelungen ist oder nicht, eine solche Psychologie auszubauen. Vielmehr wollen wir untersuchen, ob diese Loslösung von der Philosophie auch wirklich in der Linie der Psychologie liegt. Es will uns nämlich scheinen, daß die Begründung dieses Ideals einer aphilosophischen Psychologie, wie man sie durchgängig findet, gar nicht überzeugen kann. Daß in dieser Loslösung starke affektive Motive mitgespielt haben, sei hier nur angedeutet, ohne weiter darauf einzugehen. Der Hauptgrund für die Abwendung von der Philosophie scheint klar darin zu liegen, daß man die Psychologie zu einer «experimentellen» Wissenschaft ausbauen wollte. Ich erinnere an einige eingangs erwähnte Äußerungen gewisser Vertreter dieser Richtung. Wundt zum Beispiel meinte, die Psychologie habe sich endgültig von der Philosophie losgelöst, «nachdem sie sich zu einer mit eigentümlichen Methoden arbeitenden, empirischen Disziplin entwickelt hat»⁶. Und Dumas erklärt, worin er den eigenständigen aphilosophischen Charakter der Psychologie sieht: sie soll sein «uniquement fondée sur les faits . . . excluant par là même de son domaine toutes les spéculations ontologiques . . .»⁷. Das erläutert er mit einem Satz von Ribot: «La psychologie sera purement expérimentale: elle n'a pour objet que les phénomènes, leurs lois et leurs causes immédiates: elle ne s'occupe ni de l'âme, ni de son essence, car cette question, étant en dehors de l'expérience et de la vérification, appartient à la métaphysique . . .» (ibid.). Wir glauben, nicht irre zu gehen, wenn wir in der hier gegebenen Begründung das Hauptmotiv sehen, das auch heutzutage ins Feld geführt wird, um den aphilosophischen Charakter der Psychologie zu rechtfertigen. Obwohl man heute nicht mehr so gern, oder wenigstens nicht mehr so ausschließlich von «experimenteller» Psychologie redet, will es uns doch scheinen, daß der «Erfahrungscharakter» auch heute noch die Hauptbegründung darstellt, um die Psychologie von der Philosophie abzuheben. Dabei wird irgendwie vorausgesetzt, die Philosophie entbehre dieses Erfahrungscharakters und sei «Spekulation», wenn nicht Spekuliererei. (Man denke zum Beispiel nur an die Eindringlichkeit, mit der man uns

⁶ Wundt, *Grundriß der Psychologie*, S. 1.

⁷ Dumas, *Nouveau Traité de Psychologie I*, S. 335.

davon überzeugen will, daß eine derart systematisierte Psychologie wie die von Jung «die Empirie nie verlassen hat»⁸.) Unserer Ansicht nach kann allerdings eine solche Auffassung keineswegs überzeugen, weil sie weder der Wissenschaft noch der Philosophie gerecht wird. Damit ist aber auch gleich die These der philosophiefreien Psychologie fragwürdig geworden. Dies möchten wir hier weiter ausführen.

Es ist wohl kaum zu leugnen, daß das Ideal der philosophiefreien Psychologie unter der Anregung und nach dem Muster der Physik geformt wurde, die als «Wissenschaft kat'exochen» galt. Dabei sah man den Erfolg der Physik gerade in ihrem experimentellen Charakter, durch welchen sie sich, wie man meinte, vorteilhaft von der unfruchtbaren und unkontrollierbaren Spekulation der Philosophie unterscheidet. Diese gleichen Vorteile wollte man für die Psychologie sichern. Man wollte sie deshalb nach dem Vorbild der Physik aufbauen.

Es braucht nicht eigens betont zu werden, daß dieses anfängliche Ideal einer Angleichung an die Physik ziemlich bald nicht nur als undurchführbar, sondern auch als unerwünscht erschien. Mehr und mehr setzte sich das Bewußtsein der Eigenständigkeit der Psychologie durch, man suchte eigene Methoden und distanzierte sich von einer allzu «physikalischen» Auffassung. Die Frage ist nun, ob sich angesichts dieser Situation das «aphilosophische» Wissenschaftsideal für die Psychologie noch aufrechterhalten läßt. Man könnte eventuell sagen: Trotz aller Distanzierung von einer allzu «physikalischen» Wissenschaftsauffassung bleibt in der Psychologie doch das Bewußtsein ihres Erfahrungscharakters sehr lebendig und dadurch stellt sie sich nach wie vor in Gegensatz zur spekulativ orientierten Philosophie.

Gerade diese Behauptung aber scheint uns sehr diskutabel. Man kann sich nicht des Eindrucks erwehren, daß hier grundsätzliche Mißverständnisse vorliegen, sowohl, was den Erfahrungscharakter der Wissenschaft als was den spekulativen Charakter der Philosophie angeht. Beiderseits wird ein Merkmal verabsolutiert, das nur eine sehr begrenzte und relative Gültigkeit hat, so daß der daraus konstruierte Gegensatz zwischen Wissenschaft und Philosophie reichlich willkürlich und deshalb auch fragwürdig scheint. Man weiß, wie verheerend sich solche Simplifikationen in der Entwicklung des Geisteslebens auswirken. Gerade in der Philosophiegeschichte haben sie immer wieder zu einer Stagnation oder einer Verwirrung des Den-

⁸ J. Jacobi, *Die Psychologie von C. G. Jung*, S. 10.

kens geführt. Es ist deshalb dringend nötig, mit solchen verführerisch «einfachen» Schablonen aufzuräumen. Das möchten wir hier versuchen für die leider sehr verbreitete «Halbwahrheit» des experimentellen Charakters der Wissenschaft und des spekulativen Charakters der Philosophie.

Schon mit dem experimentellen Charakter der Physik hat es seine eigene Bewandnis. Es ist sehr die Frage, ob er tatsächlich das Charakteristische der Naturwissenschaft ausmacht. Beim Hervorheben der «experimentellen» Wissenschaft denkt man allzu oft vereinfachend an eine Wissenschaft, die sich jeder Spekulation enthält und sich auf reines Tatsachenwissen beschränkt. Damit wird aber nicht nur die Eigenständigkeit der Physik nicht richtig gesehen, sondern es wird sogar das Wesen des Experimentellen dabei einseitig und falsch verstanden. Es gehört doch gerade zum Experiment, daß es nicht eine einfache Feststellung des Tatbestandes ist, sondern eine solche, die im Rahmen einer systematischen Untersuchung gesehen wird. Das bedeutet dann aber, daß im Experiment der Tatbestand nur im Lichte einer vorausgehenden Systematik, konkret gesprochen im Lichte einer Theorie erscheint, einer Theorie, in deren Zusammenhang der Tatbestand als bedeutsam und wertvoll für die wissenschaftliche Erkenntnis erscheint. Die Untersuchungen namhafter Physiker über die Natur ihrer Wissenschaft haben das in letzter Zeit in eindrucksvoller Weise – hie und da sogar in überspitzter Form, wie zum Beispiel bei Eddington⁹ – gezeigt. Will man also den experimentellen Charakter der Physik und der Naturwissenschaft allgemein als typisierendes Element hervorheben, dann kann das nur sinnvoll sein, soweit bei dieser «Experimentalität» das systematische Moment nicht übersehen, sondern im Gegenteil hervorgehoben und betont wird. Jede Wissenschaft hat den wissenschaftlichen Charakter gerade durch die systematische Verarbeitung ihres Wissens. Ist doch ein Wissen dadurch «wissenschaftlich», daß es ein methodisch geordnetes, das heißt systematisch zusammenhängendes Erkennen ist. So muß jede Wissenschaft über die reine Tatsachenerkenntnis hinausgehen, eben, weil sie ihr Wissen ordnen muß. Dafür aber ist ein gewisses «spekulatives» Moment unumgänglich nötig.

Wer vor dem Wort «Spekulation» in der Wissenschaft zurückschreckt, darf ruhig von der «Theorie» in der Wissenschaft reden.

⁹ Sir A. Eddington, *The Philosophy of Physical Science*, Cambridge 1939.

Aber er soll dabei bedenken, daß «speculari» nichts anderes ist als das lateinische Wort für das griechische «theorein». So ist also «Theorie» trotz allem dann doch «Spekulation». – Wir brauchen hier übrigens nicht nur mit etymologischen Betrachtungen zu operieren. Daß in der wissenschaftlichen Theorie eine Denkarbeit stattfindet, die über die reinen Tatsachen hinausgeht, sollte für jeden klar sein, der auch nur einigermaßen in das wissenschaftliche Denken Einblick hat¹⁰.

Damit ist dann aber auch gesagt, daß der so eindringlich hervorgehobene «experimentelle» Charakter der Wissenschaft nicht ohne weiteres als Gegensatz zum spekulativen Denken zu deuten ist. Eher ist das Gegenteil der Fall; nämlich, daß jede experimentelle Wissenschaft als solche ein spekulatives Moment enthält.

Andererseits ist die Philosophie so wenig reine Spekulation, wie die Wissenschaft reines Tatsachenwissen. Wenn auch das spekulative Moment in der Philosophie – vor allem in gewissen philosophischen Systemen – nachdrücklicher in Erscheinung tritt, als in den meisten sogenannten experimentellen Wissenschaften, so ist doch nicht zu übersehen, daß jede philosophische Spekulation nur auf der Grundlage der Erfahrung möglich ist. Es hat zwar immer wieder Philosophen gegeben, die glaubten, ihre Philosophie rein a priori deduzieren zu können. Bei näherem Zusehen erweist sich jedoch bald, daß diese vermeintliche Apriorität tatsächlich sehr erfahrungsbedingt ist. Es ist nicht unsere Absicht, hier weiter auf dieses Problem einzugehen. Wir wollen nur betonen, daß auch in der Philosophie das Erfahrungsmoment eine Rolle spielt. Damit ist der scheinbar so klare Gegensatz zwischen experimenteller Wissenschaft und spekulativer Philosophie gar nicht mehr so einleuchtend, ja, er wird sogar recht fragwürdig.

Um allen Mißverständnissen vorzubeugen, möchten wir gleich hinzufügen, daß wir dieser Gegenüberstellung nicht jede Bedeutung nehmen möchten. Wir wollen nur hervorheben, daß sie nicht als eine ausgesprochene Gegensätzlichkeit aufgefaßt werden kann. Deshalb kann sie auch nicht als Begründung grundsätzlicher Ablehnung der Philosophie durch die Wissenschaft dienen.

Wenn wir aber eine schroffe Gegensätzlichkeit im oben erwähnten Sinn ablehnen, dann heißt das noch nicht, daß wir überhaupt keinen Unterschied sehen. Es heißt lediglich, daß ein solcher Unterschied

¹⁰ K. Jaspers, *Allgemeine Psychopathologie* 5, S. 14.

unserer Meinung nach differenzierter und deshalb auch der Gegensatz weniger schroff ist. Erst an Hand einer solchen nuancierten Unterscheidung kann man sinnvoll über das Verhältnis zwischen Psychologie (im wissenschaftlichen Sinne) und Philosophie reden.

Eine saubere Unterscheidung geschieht immer am leichtesten, wenn zunächst das Gemeinsame der zu unterscheidenden Dinge klar dargestellt wird.

Dieses Gemeinsame wird nach meiner Meinung, so befremdend das auch erscheinen mag, am besten darin ausgedrückt, daß beide Disziplinen *Wissenschaften* sind. Natürlich wird dabei der Begriff «Wissenschaft» in einer andern, weiteren Bedeutung genommen als dort, wo man von «Wissenschaft» im Gegensatz zu «Philosophie» spricht.

Man kann natürlich bedauern, daß das gleiche Wort «Wissenschaft» zwei verschiedene Bedeutungen hat, und man könnte wünschen, daß die Verschiedenheit der Begriffe auch im Wort zum Ausdruck käme. Solche Überlegungen werden uns aber kaum aufhalten, wenn wir bedenken, daß Sinnverschiebungen, bei denen die Bedeutung auseinandergeht, das Wort aber gleichbleibt, ziemlich häufig vorkommen. Vor allem Verschiebungen vom weiteren zum engeren Sinne oder umgekehrt sind nicht selten. So bedeutet zum Beispiel das französische «homme» (Mann) in einem weiteren Sinne «Mensch», in einem engeren, zugespitzten «Mann». Daraus folgt für das angeführte Beispiel etwa, daß der Gegenpol des enger gefaßten Begriffes «homme», nämlich «femme» (Frau), durchaus im Begriff «homme» im weiter gefaßten Sinn (Mensch) enthalten sein kann. Genau der gleiche Fall liegt nun beim Begriff «Wissenschaft» vor. Wenn auch Wissenschaft im engeren Sinn der Philosophie gegenübergestellt wird – wir reden dann von exakter, positiver, experimenteller Wissenschaft –, so muß doch festgehalten werden, daß die Philosophie auch Wissenschaft im weiteren Sinne ist. Man bedenke nur, wie sowohl die Griechen als auch das Mittelalter von der Philosophie als von *der* Wissenschaft überhaupt reden. Das Erscheinen der «nuova scienza» von Galilei hat hier den Sprachgebrauch allmählich geändert, so daß Wissenschaft, und noch mehr das französische «science», par excellence und fast exklusiv die von der Philosophie unterschiedene Wissenschaft bedeutet.

Daß nun sowohl die exakte Wissenschaft als auch die Philosophie «Wissenschaft» genannt werden können, ist nicht nur Zufall, sondern deutet gerade auf die gemeinsame Idee in beiden Disziplinen hin.

Diese Idee ist keine andere als die eines methodisch geordneten und so verantworteten zusammenhängenden Wissens.

In diesem Lichte wird es nun leichter möglich, die Unterscheidung zwischen Philosophie und Wissenschaft im engeren Sinne zu bestimmen. Je nachdem die methodische Ordnung und Systematisierung nach einem andern Gesichtspunkt geschieht, ergeben sich daraus auch verschiedene Typen von Wissenschaft bzw. einerseits die philosophische und andererseits die exakte oder experimentelle Wissenschaft. Die Frage ist nur: Welches ist das jeweilige Organisationsprinzip des Wissens in der Philosophie und in der Wissenschaft? Klarheitshalber möchte ich bitten, hier die Philosophie in meinem Sinne aufzufassen: nämlich im Sinne der Seinsphilosophie der aristotelisch-thomistischen Tradition.

Wer im übrigen eine solche Seinsphilosophie ablehnt und sich zum Beispiel zu einer idealistischen Philosophie bekennt, wird, so glauben wir, unschwer die folgenden Überlegungen in seine Sprache übersetzen können.

Für die Alten war das methodische Verarbeiten und Ordnen des Wissens im Letzten nur durch ein Verstehen aus der Wesenserkenntnis heraus möglich. Alles Gewußte wird erst klar dadurch, daß es aus seinen Wesensgründen verstanden wird. In diesem Sinne sind die Wesensgründe (die man nach Aristoteles Ursachen nannte) auch Erklärungsgründe, und zwar die einzigen, die überhaupt in Frage kommen. Eine andere Organisation des Wissens als durch das Zurückführen auf die Wesensgründe kannte man nicht oder kaum, so daß folgerichtig die Philosophie, welche diese Wesenserkenntnis vermittelt, die einzig wahre Wissenschaft war.

Es ist dabei zu bemerken, daß eine so aufgefaßte Philosophie keineswegs reine Spekulation ist. Sie sucht ihre Wesenserkenntnis in der Erfahrung: die Tradition sprach, in Anlehnung an Aristoteles, von der «*venatio definitionum*». Allerdings orientiert sich philosophisches Denken so an der Erfahrung, daß es aus den von der Erfahrung vermittelten Zügen der Wirklichkeit auch die Wesensstruktur der Wirklichkeit abzulesen sucht. Dabei liegt auf dem «Verstehen» der intelligiblen Gründe und Zusammenhänge der Wirklichkeit das Hauptgewicht der philosophischen Erklärung. – Daß gerade diese Betonung des Verstehens der Wesenszusammenhänge die Gefahr in sich barg, allzusehr die Beobachtung der Dinge zu verlassen, um sich mit der «spekulativen» Verarbeitung der gewonnenen Begriffe zu beschäf-

tigen, ist nicht zu bezweifeln¹¹. Zu einer prinzipiellen Ablehnung der Erfahrung hat aber die traditionelle Philosophie sich nie verleiten lassen. Erst im Rationalismus und später im Idealismus ist das «Ideal» einer rein aprioristischen Philosophie aufgekommen.

Neben dieser philosophischen Verarbeitung unseres Wissens, wie sie die Antike und das Mittelalter kannten, erschien mit der Physik von Galilei eine «scienza nuova». Galileis neue Wissenschaft war wirklich gründlich neu; dadurch, daß ein neues Organisationsprinzip des Wissens eingeführt wurde, das mit der Wesenserkenntnis nichts zu tun hatte. Galilei entdeckte, daß eine Behandlung und Verwertung der Erfahrung unter Verzicht auf Wesensergründung möglich ist, allein durch systematisch durchgeführte Vergleiche zwischen verschiedenen «Größen» der beobachteten Wirklichkeit. Unnötig zum Beispiel, über das Wesen der Bewegung zu grübeln, um das Wissen um die Bewegung zu organisieren. Man unterscheidet die verschiedenen Faktoren, die bei der Bewegung eine Rolle spielen, zum Beispiel Entfernung, Maße, Geschwindigkeit, und versucht nun, zu bestimmen, in welcher Beziehung diese Faktoren zueinander stehen. So entdeckt man mit Hilfe der mathematischen Verarbeitung bestimmte Konstanten oder nach bestimmten Regeln veränderliche Zusammenhänge, die ein fruchtbares Wissen über die Bewegung möglich machen. Vor allem wird dieses Wissen eine Vorhersage des weiteren Verlaufes einer Bewegung ermöglichen, so daß die Erfahrung ein Prüfstein für die Richtigkeit des von der Wissenschaft konzipierten Zusammenhanges wird. – Es wird hier klar, in welchem Sinne die Erfahrung in dieser neuen Wissenschaft stärker betont wird: sie ist nicht nur Ausgangspunkt, sondern irgendwie auch Endpunkt des Wissens, weil die wissenschaftlich aufgedeckten Zusammenhänge erst durch ihre Verifizierung in der Erfahrung letzte Gültigkeit bekommen.

Man sieht aber auch, wie falsch es wäre, zu meinen, man hätte hier mit reinem Tatsachenwissen, mit reinem Erfahrungswissen zu tun. Ist doch das Aufdecken der Zusammenhänge das entscheidende Moment, durch welches erst das Wissen zur Wissenschaft wird. Und diese Zusammenhänge werden nicht einfach aus der Erfahrung abgelesen. Im Gegenteil: durch ebenso vernünftige wie kühne Hypothesen muß der Wissenschaftler auf die Erfahrung vorgreifen: er muß gleichsam der Wirklichkeit gewisse Vorschläge machen, um nachher

¹¹ K. Jaspers, l. c., S. 14.

durch Durchführung von Experimenten zu sehen, auf welchen Vorschlag die Natur eingeht; mit andern Worten, welche Hypothese von der Erfahrung bestätigt wird. Dieses Entwerfen von Hypothesen ist essentiell ein Übersteigen der Erfahrung, ein konstruktives Denken, das gerade in dieser Konstruktivität weitgehend von der Erfahrung unabhängig ist und das erst später sich wieder der Kontrolle der Erfahrung unterziehen wird in der experimentellen Verifizierung. Wesentlich ist es dabei aber, zu bemerken, daß dieses die Erfahrung übersteigende Denken nicht philosophischer Natur ist, weil es nicht auf die Wesensgründe und Wesenszusammenhänge abzielt. Das mathematische Denken hat hier dem Physiker einen Denkapparat zur Verfügung gestellt, der wunderbar geeignet ist, die Zusammenhänge zwischen den Phänomenen intelligibel zu verarbeiten, ohne daß dabei die inhaltliche Bedeutung der bezogenen Größen weiter zu erörtern wäre. Wir meinen damit keineswegs, die Physik sei ein rein formales, funktionales oder relationales Denken; ist es doch immer auf die in der Erfahrung gegebene Wirklichkeit gerichtet. So hat das physikalische Denken Wirklichkeitswert; nicht aber philosophischen Gehalt, denn die Wirklichkeit wird nicht in ihrer ontologischen oder Seinsstruktur erfaßt, sondern formell in ihrer mathematisch (oder auch imaginativ-intuitiv) erfaßten Relationalität.

Es möge aus diesen – allzulangen – Ausführungen klar sein, daß die Physik als Wissenschaft sich nicht so sehr durch ihren Erfahrungscharakter als vielmehr durch ihre aphilosophische Verarbeitung der Erfahrungsgegebenheiten von der Philosophie abhebt und unterscheidet.

Es mag den Anschein haben, daß wir durch diese Ausführungen sehr weit von unserem Thema abgekommen sind. Ich glaube es nicht. Vermutlich können wir nämlich erst im Lichte dieser fundamentalen Unterscheidung zwischen Wissenschaft und Philosophie, wie sie historisch zunächst im Falle der Physik klar wurde, das Problem des Verhältnisses zwischen Philosophie und Psychologie richtig beurteilen. Daß die Psychologie – historisch gesehen – sich als von der Philosophie unabhängige Wissenschaft nach dem Muster der Physik hat aufbauen wollen, möge schon zeigen, daß die vorher herausgearbeitete Unterscheidung wenigstens die historische – aber darüber hinaus auch wohl die systematische – Perspektive bietet, in der wir das Verhältnis Psychologie–Philosophie begreifen müssen. Das heißt natürlich nicht, das Anliegen der wissenschaftlichen Psychologie sei nach

wie vor, sich nach dem Muster der Physik auszubauen. Wie wir schon vorher andeuteten, hat die Psychologie längst erkannt, daß dieser Weg weder gangbar noch wünschenswert ist. Eine Verarbeitung der psychologischen Erfahrung in physikalischen Kategorien ist nicht – oder dann doch nur in beschränktem Maße und sehr äußerlich – möglich. Darüber ist man sich heutzutage im klaren. Hierbei darf man aber eine andere Tatsache nicht übersehen. Wie sehr sich auch die wissenschaftliche Psychologie von der Physik distanziert hat, in einem bleibt sie dem früheren Ideal einer Annäherung an die Physik treu: nämlich in der Bestrebung, eine nicht philosophische Verarbeitung der Erfahrung zu versuchen.

Hier kommt die entscheidende Frage. Ist es möglich, eine philosophiefreie Wissenschaft aufzubauen, ohne dabei den Weg zu gehen, den die Physik gegangen ist, um dieses Ziel zu verwirklichen? Mit andern Worten gibt es neben dem Organisationsprinzip, das in der Physik zum Aufbau einer philosophiefreien Wissenschaft geführt hat, auch noch andere Prinzipien, die den Aufbau anderer aphilosophischen Wissenschaften ermöglichen?

Man ist zur Antwort geneigt, es sei nicht einzusehen, warum dem nicht so sein sollte. Ohne alle Aspekte dieser Frage zu berühren, wollen wir lediglich untersuchen, ob die Psychologie sich in dieser Weise konsequent als aphilosophische Wissenschaft ausbauen kann. Um diese Frage zu beantworten, muß man sich natürlich zunächst über die spezifische Natur der Psychologie im klaren sein.

Die Antwort auf diese Frage fällt offensichtlich verschieden aus, je nachdem, aus welcher psychologischen Schule man kommt. Der Gestaltpsychologe wird eine andere Antwort geben als der Behaviorist. Aber kein Mensch wird diese Verschiedenheiten in der Blickrichtung der Psychologie als etwas Endgültiges betrachten. Das geht schon aus der Tatsache hervor, daß man von psychologischen Schulen und nicht von psychologischen Wissenschaften redet. Im übrigen wird mehr und mehr klar, daß die psychologischen Schulen in ihrer extremen Form nur Übergangsphänomene sind. Sie sind nichts anderes als ein allzu einseitiges Betonen eines Aspektes der psychologischen Wirklichkeit, der in der früheren Behandlung der Psychologie zu sehr vernachlässigt wurde. So schließen sich die verschiedenen Richtungen nur aus, solange sie in extremer Form vertreten werden. Wo sie sich aber in einem breiteren Raum begegnen, erscheinen sie als komplementär. Die auf das Subjekt orientierte Bewußtseinspsychologie findet in der

objektiven Psychologie des Behaviorismus eine Ergänzung, sobald beide Richtungen ihre Exklusivität überwunden haben. Ein solches integrierendes, synthetisches Streben ist heute überall zu bemerken. Man findet kaum noch Bewußtseinspsychologie oder Behaviorismus oder sogar Gestalt- oder Tiefenpsychologie in Reinkultur. Gerade die modernen Richtungen der Psychologie, wie zum Beispiel die phänomenologische Psychologie, sind durch eine umfassende, synthetischere Sicht und Behandlung des psychologischen Problems gekennzeichnet, so daß man offenbar die allzu einseitigen Auffassungen der Psychologie, die wir in den verschiedenen Schulen vorfinden, als Kinderkrankheiten zu betrachten hat.

Wenn wir nur bewußt jegliche Einseitigkeit ausschließen, dann können wir die zum Beispiel von McDougall vorgeschlagene Formulierung des Objektes der Psychologie übernehmen: Psychologie ist die Lehre der Verhaltensweisen. Das Verhalten ist ein spezifischer Tatbestand, der scharf genug das eigene in der psychologischen Betrachtung angibt. Man braucht dabei gar nicht zu befürchten, daß durch diese Objektbestimmung die Gefahr bestünde, in die bewußtseinsleugnende Psychologie eines Watson zu verfallen. Denn im Grunde hat gerade Watson, der den Begriff «behavior» ins Zentrum der psychologischen Forschung gestellt hat, den Inhalt dieses Begriffes völlig verkannt. Ist doch das Wesentlichste an diesem Begriff, daß er eine sinnvolle Reaktion auf eine sinnvolle Situation bedeutet. (Nebenbei sei hier nur kurz bemerkt, daß dieses Schema Situation-Reaktion für das menschliche Verhalten nicht zu eng verstanden werden darf. Denn gerade im eigenmenschlichen, freien Verhalten ergreift der Mensch die Initiative, so daß auf Grund einer sehr indeterminierten vieldeutigen Situation eine sehr bestimmte, eben von innen bestimmte «Reaktion» erfolgt, die eigentlich vielmehr «Aktion» ist.)

Das Sinnvolle nun ist ein Begriff, der uns zunächst einmal ganz außerhalb des Kreises des rein funktionellen Naturwissens versetzt. Führt er uns aber notwendigerweise ins Philosophische? Das ist natürlich das Entscheidende. So entscheidend und so heikel ist diese Frage, daß ich das Folgende nicht als absolute Behauptung, sondern nur als Vorschlag betrachtet wissen möchte.

Die Betrachtung des Sinnvollen als solchem scheint mir fast notwendigerweise ins Ontologische und Philosophische zu führen, so daß hier eine ontologische Neutralisierung letztlich nicht durchführbar ist.

Denn wenn man einmal daran ist, die sinnvollen Zusammenhänge zu betrachten, wird man sie nicht ohne weiteres an einem beliebigen Punkt abbrechen können. Eine innere Logik wird uns zu den letzten sinnvollen und sinngebenden Gründen führen. Kann man zum Beispiel das Sinnvolle einer menschlichen, autonomen Stellungnahme erfassen, ohne zum Begriff und zum Sinn der Freiheit vorzustoßen? Natürlich wird es immer möglich sein, sich auf eine mehr oder weniger konventionelle, methodische Regel zu verpflichten und so die Forschung innerhalb bestimmter Grenzen zu halten. Man wird auf diese Weise bestimmte Teilgebiete abgrenzen können; man wird aber nie behaupten dürfen, dies sei *die* Lehre der menschlichen (bzw. tierischen) Verhaltensweisen, sondern es bleibt irgendein Ausschnitt aus einer solchen Lehre.

Es ließe sich vielleicht einwenden, man dürfe hieraus einzig und allein schließen, daß die oben angeführte Begriffsbestimmung der Psychologie als Lehre von den Verhaltensweisen zu allgemein sei und einer näheren Bestimmung bedürfe, welche vielleicht die zukünftige Entwicklung der Psychologie noch ans Licht bringe.

Es ist natürlich wahr, daß die Bestrebung, eine «eigenständige», aphilosophische Psychologie zu bilden, noch allzu jung ist und daß es deshalb wahrscheinlich verfrüht wäre, mit absoluter Sicherheit über ihre Möglichkeit oder Unmöglichkeit zu urteilen. Wäre es so unmöglich, daß man trotz allem eine psychologische Methode herausarbeiten könnte, die eine aphilosophische und doch einheitlich synthetische Behandlung des menschlichen Verhaltens zuließe? – Wenn ich eine solche Möglichkeit auch nicht mit völliger Sicherheit verneinen möchte, so scheint es mir doch höchst unwahrscheinlich, daß sie sich verwirklichen läßt, eben, weil die Natur der psychologischen Forschung dies auszuschließen scheint.

Man wird vielleicht einwenden, dies alles sei reine Theorie; man brauche nur die Augen zu öffnen, um zu sehen, daß sich faktisch eine Psychologie, und zwar eine sehr erfolgreiche, herausgebildet hat, die sich um diese Theorie nicht kümmert und nicht die leiseste Lust zu spüren scheint, sich auf den Weg zur Philosophie zu begeben! Gibt es nicht ausgezeichnete und wertvolle psychologische Errungenschaften, ohne daß in den meisten Fällen eine philosophische Orientierung auch nur im geringsten angedeutet wäre?

Sicher können sehr umfassende Bereiche des Psychischen bis zu einem gewissen Grad mit aphilosophischen Methoden erfolgreich erforscht

werden. Aber es ist zu bezweifeln, ob auf diesem Weg eine synthetische, zusammenhängende Wissenschaft des menschlichen Verhaltens möglich ist. Man kann sogar bezweifeln, ob auch nur ein Teilgebiet, so begrenzt es auch sein mag, mit einer aphilosophischen Methode erschöpfend behandelt werden kann. Die Psychophysik steht sicher mit ihrer Methode an den Antipoden der Philosophie. Und doch hat sie das ausgesprochen philosophische Problem des psychophysischen Parallelismus nicht umgehen können. Der Watson'sche aphilosophische Behaviorismus hat den Begriff des Verhaltens in den Mittelpunkt gerückt und so, wenn auch indirekt, zu den philosophischen Erörterungen zum Beispiel eines Merleau-Ponty beigetragen. Man kann sich zu Recht die Frage stellen, ob je eine ganz philosophiefreie Psychologie geschrieben wurde. Was Blondel mit Bezug auf eine rein experimentelle Behandlung des Persönlichkeitsproblems schreibt, gilt wohl auch für die Psychologie als Ganzes: «Il n'est pas sûr que la chose soit possible puisque jusqu'à présent nul ne l'a sans conteste menée à bien¹²». Nein, der Beweis ist noch nicht erbracht, daß eine philosophiefreie Psychologie möglich ist. Vielleicht liegt das nur daran, daß die Psychologie noch nicht die Zeit gehabt hat, sich gründlich genug von der Philosophie loszulösen. Dies scheint mir aber eher ein Hinweis dafür zu sein, daß die Sache überhaupt nicht möglich ist. Wenn nicht alle Zeichen trügen, wird die weitere Entwicklung die Psychologie nicht von der Philosophie weg, sondern mehr und mehr zur Philosophie hin führen.

Soll das nun heißen, jeder Psychologe sei ipso facto schon ein Philosoph? Nach allem Vorhergehenden offensichtlich nicht. Es gibt zweifellos viele Psychologen, die ausgezeichnete Arbeit leisten, ohne sich um philosophische Probleme zu kümmern. Das ist aber immer nur da möglich, wo sie sich auf Teilgebiete beschränken oder das psychologische Problem nur unter einem Teilaspekt betrachten. Ich glaube sogar, daß eine Entphilosophierung der Psychologie insofern große Vorteile gehabt hat, als erst in dieser Perspektive Spezialmethoden zur Erforschung bestimmter psychologischer Phänomene herausgearbeitet wurden. Daß aber eine verallgemeinerte Entphilosophierung ein Plus für die Psychologie bedeuten würde, möchte ich sehr bezweifeln. Ja, ich würde eine solche totale Entphilosophierung eher für eine Unmöglichkeit halten.

¹² Ch. Blondel, *Nouveau Traité*, VII, S. 97.

Hiermit möchte ich diese schon zu langen Ausführungen abschließen. Betrachten Sie bitte das Gesagte nicht als eine These, die ich *per fas et nefas* verteidigen möchte, sondern vielmehr als einen bescheidenen Versuch, das Problem der Psychologie einmal von einer andern Seite als üblich zu betrachten. Es ist in der Psychologie überhaupt alles noch viel zu sehr im Fluß, als daß man sich ein allzu absolutes Urteil über ihre Zukunft anmaßen dürfte. Aber gerade deshalb mag es vielleicht nicht ganz unnütz gewesen sein, dieses Problem einmal von der philosophischen Seite her zu betrachten, wenn auch nicht endgültig zu lösen.

EXPERIMENTELLE UND PHILOSOPHISCHE PSYCHOLOGIE

Von Hans Kunz

Das Thema ist vom Vorstand gestellt worden. Seine Formulierung: experimentelle *«und»* philosophische Psychologie scheint von vornherein eine Konvergenz der beiden Arten, Seelenkunde zu treiben, festlegen zu wollen. Jedenfalls möchte ich hier die entsprechende Überzeugung vertreten – und das nicht deshalb, um eine Atmosphäre der unaufrichtigen Toleranz zu fördern und dem Streitgespräch auszuweichen, sondern weil ich glaube, daß sie die einzige sachgemäße ist. Damit soll also ein Rivalitäts- oder wechselseitiges Ausschließungsverhältnis zwischen der experimentellen und der philosophischen Psychologie ausdrücklich verworfen werden: sei es jene Auffassung, die nur den experimentellen Methoden einen *«wissenschaftlichen»*, *«objektiven»*, für die Erkenntnis relevanten Charakter zubilligt und in den philosophischen Bemühungen eine belanglose Spielerei sieht; oder die andere, welche die von der experimentellen Psychologie erhobenen Befunde als *«unwesentlich»*, *«peripher»* erklärt. Gelegentlich gewinnt man den Eindruck, bei den Experimentalpsychologen sei eine geringe Bereitschaft vorhanden, die Notwendigkeit der philosophischen Fragestellungen einzuräumen, und das kann man gut verstehen; denn sie führen in Bereiche, deren experimentelle Erschließung sich einstweilen nicht einmal als Denkmöglichkeit absehen läßt. Allein man darf sich sagen, daß die methodisch legitime Beschränktheit des Interessenhorizontes jene Bereiche nicht ihrer Fak-